

Tel était le joyau que le diplomate avisé voulait sortir de son écrin pour le faire scintiller aux feux des lustres de Schœnbrunn, captiver le cœur du duc et lui faire oublier et la France et Colette.

CHAPITRE XX

LE TENTATEUR

La jeune fille, en recevant la lettre par laquelle Metternich la faisait mander sans retard à la résidence impériale de Schœnbrunn, fut à la fois étonnée et ravie.

Étonnée, car la bienveillance dont le chancelier lui avait donné la preuve en se faisant son défenseur dans une cause perdue d'avance sans son intervention, lui paraissait chose toute naturelle, d'après le bon souvenir qu'il avait conservé de ses rapports avec son père; mais elle ne jugeait pas que cette protection pût s'étendre jusqu'à la faire sortir de l'obscurité dans laquelle elle vivait à Venise, pour l'attacher en qualité de dame d'honneur à une archiduchesse d'Autriche, poste envié, et que l'on ne confiait d'ordinaire qu'à des filles issues de la noblesse à plusieurs quartiers.

Son père était, il est vrai, d'extraction patricienne la plus pure; mais le souvenir de sa

mère, le mauvais renom qui s'attache aux femmes de théâtre, même à celles dont les mœurs ne laissent rien à reprendre, n'allaient-ils pas élever une barrière infranchissable et lui attirer les dédains mal déguisés des femmes avec lesquelles ses nouvelles fonctions allaient la mettre en rapport.

Ravie, elle l'était, car ayant vécu, jusqu'à ce jour, dans la retraite que partageait son père bien-aimé, elle n'avait pas eu à apprécier les charmes de Venise, et ne gardait de la patrie que l'amer souvenir des tentatives que des parents cupides qui la reniaient, avaient faites pour la dépouiller. S'abandonnant au destin, elle mit ordre à ses affaires, fit ses préparatifs de départ et, après une dernière visite au petit cimetière où reposaient ceux qu'elle avait aimés, se mit en route avec la femme de confiance à laquelle le prince de Metternich avait donné la mission de l'accompagner.

Ce fut en vain que, dans le cours d'un long voyage, elle essaya d'interroger adroitement sa compagne, une Allemande aux gages du chancelier qui, se renfermant dans un mutisme obstiné, évita de répondre aux questions de la jeune fille.

Dépitée, et peu disposée à voir l'avenir sous des couleurs favorables, celle-ci regretta un instant d'avoir obéi avec autant de docilité aux instructions d'un homme qu'elle ne connaissait

sait encore que pour le service qu'il lui avait rendu; mais l'insouciance qui est le propre de la jeunesse et la nouveauté de l'existence qu'elle allait mener, chassèrent rapidement les légers nuages que le mécontentement y avait amoncelés, et elle poussa un soupir de satisfaction qu'elle ne se donna pas la peine de dissimuler, quand la masse imposante du château de Schœnbrunn s'offrit à ses regards.

Il y avait une heure à peine qu'elle avait pris possession de l'appartement qui lui était destiné, qu'on la manda chez le chancelier.

Celui-ci, pour ne pas effaroucher la jeune fille, s'empressa de dépouiller le masque d'austère gravité qu'il savait revêtir suivant les circonstances, et, ce fut d'une façon toute paternelle, qu'il s'enquit de sa santé et des incidents de son rapide voyage.

— Je vous suis on ne peut plus reconnaissant, dit-il, d'avoir répondu aussi vite à ce que j'attendais de vous et saurai, n'en doutez pas, vous en donner des preuves.

Il sera convenable, néanmoins, que vous preniez quelques jours de repos, afin de vous familiariser avec les êtres de céans et les gens avec lesquels vous allez forcément vous trouver en rapport; et si je vous ai fait mander sans retard, vous laissant à peine le temps de prendre les mesures nécessaires pour procéder à votre installation, c'est que, avant toutes

choses, j'avais à vous tracer une ligne de conduite vis-à-vis de ces derniers; mais avant d'entrer dans aucune explication à ce sujet, je me vois dans la nécessité de vous prévenir qu'il faudra vous conformer d'une manière aveugle à nos instructions, si vous voulez vivre en paix et ne pas vous exposer à devenir la victime d'intrigues féminines; peu dangereuses en elles-mêmes il est vrai, mais qui, à la longue, finiraient par vous lasser et vous mettraient dans la nécessité de vous démettre des fonctions que vous avez à occuper ici.

— Monseigneur, répondit la jeune fille, je vous écoute avec attention, et m'appliquerai, croyez-le bien, à vous contenter sur tous les points.

— Je n'attendais pas moins de vous, répondit le chancelier; mais je crois qu'il est indispensable, pour que vous vous pénétriez de mes intentions, que je reprenne les choses de plus haut et les fasse remonter à notre première rencontre sur la place Saint-Marc, à Venise.

Lorsque je vous aperçus pour la première fois, je fus ébloui littéralement à l'aspect de votre idéale beauté.

Voyant la jeune fille rougir, il s'empressa d'ajouter :

— Mon âge et les rapports d'amitié que j'eus avec votre père défunt m'autorisent à vous par-

ler ainsi sans que vous puissiez en aucune façon vous en offenser.

Je m'informai de vous, et n'eus pas de peine à connaître tout ce qui vous concernait.

C'est alors que j'agis et fus assez heureux pour mettre un terme à l'injuste procès dont la famille de votre père vous menaçait.

Si j'évoque ces faits, ce n'est pas pour faire appel à votre reconnaissance, mais pour vous amener peu à peu à connaître quels furent dès ce jour mes projets.

Lorsque la destinée mit fin à la puissance de Bonaparte et le relégua pour toujours dans l'île éloignée où il devait mourir, l'empereur François II, mon auguste maître, se vit dans la nécessité d'accueillir à la cour le fils de celui-ci, enfant né de l'union contrainte et malheureuse de l'archiduchesse Marie-Louise, sa fille, avec l'usurpateur.

Dans les premières années qui suivirent cette adoption forcée, la tâche fut facile, cet enfant n'avait conservé de son père qu'un vague souvenir, comme une ombre effacée, dont le temps peu à peu aurait pu faire justice ; mais, pour notre malheur, l'archiduchesse qui aurait dû cesser, à partir de cette époque, tout rapport avec la France, n'avait pu se dispenser d'en ramener deux Français attachés à sa personne, qui s'établirent ici ; et, dès lors, la tranquillité dont nous avions joui,

usqu'à cette heure, disparut pour ne jamais revenir.

Sans méfiance, on les laissa s'intéresser aux études du jeune duc de Reichstadt, qu'on appelait ainsi depuis l'époque où l'empereur, son grand-père, lui avait donné l'apanage de la ville de ce nom.

A toute heure du jour, ils allaient et venaient dans le château, montaient à cheval avec le duc, faisaient des armes avec lui ; et, sous prétexte de le perfectionner dans les exercices du corps, ouvraient à ses yeux des horizons nouveaux en lui retraçant les hauts faits de son père.

Je fus instruit, mais trop tard, de ce qui se passait.

Je m'empressai d'y mettre bon ordre en renvoyant les deux Français dans leur pays ; mais le mal était grave et, depuis cette époque, il n'a jait qu'empirer ; mais à quoi bon se plaindre, il faut y remédier et j'ai pensé à vous.

Dans ce château, vaste résidence impériale qui semble pétrifiée, pareil à la demeure de ce conte de Fées où, par un sortilège, tout le monde dormait, les choses vont changer.

Nous donnerons des chasses, des tournois et des fêtes ; mais pour les présider, il nous faut une reine (de beauté, je m'entends) et cette reine, je crois l'avoir trouvée : ce sera vous.

Est-ce que vous refusez ?

D'ailleurs, vous auriez tort. Le duc est fort

aimable il est jeune, il est beau... Et puis, qui sait, une couronne ducale n'est pas à dédaigner! Pourquoi ne seriez-vous pas duchesse un jour? Cela vaut mieux qu'un titre de comtesse plus ou moins contestable.

.....
 Vous ne répondez pas, mais je lis dans vos yeux votre envie d'accepter.

Seulement, je dois vous prévenir et ne rien vous cacher.

Vous aurez à lutter, car vous avez une rivale.

Avant votre arrivée, le duc avait ébauché une intrigue amoureuse avec une jeune Française dont vous pouvez voir l'habitation d'ici.

Et le duc, soulevant le rideau qui masquait la fenêtre, montra à la jeune fille le cottage de Silvère.

— C'est même de là, à ne vous rien cacher, que sont sortis la plupart de nos ennuis.

Mais vous voilà, et vous êtes si belle!

Je suis sûr que vous m'avez compris?

Et comme la jeune fille ne lui répondait rien, il lui prit la main et lui dit :

— Soyez irrésistible et vous serez duchesse...

Pour l'instant, allez vous reposer, une fatigue trop prolongée nuirait à votre teint, en flétrirait les roses.

Adieu! et à bientôt.

.....

.....
 La jeune fille sortie, Metternich se frotta les mains en riant de ce rire que Goethe a jeté sur le masque de Méphistophélès.

Tentateur éhonté, il avait transporté sur les sommets de la montagne cette âme que, dans sa perspicacité, il avait jugée accessible à l'ambition.

Si les événements répondaient à ses espérances, le duc, enlacé dans les mailles d'une intrigue amoureuse, menée de main de maître, captivé par les charmes de la sirène que l'habile chancelier plaçait sur son chemin, dirait adieu pour toujours à ses folles ambitions.

Colette, blessée dans son amour, outragée dans son orgueil, se refuserait à assister, impuissante et dédaignée, au triomphe de sa rivale.

Elle quitterait Schönbrunn en entraînant Silvère dans sa retraite.

Sans lutte et sans éclat, Metternich arriyait ainsi à ses fins.

CHAPITRE XX'

DÉCEPTION

Le chancelier, en jetant dans le cœur de la jeune fille la semence qui devait y faire germer d'ambitieuses visées, avait été guidé par la pers-

picacité qui ne lui faisait jamais défaut lorsqu'il s'agissait de choisir entre les instruments les plus propres à entrer dans ses vues et à seconder ses projets.

Mais combien grande eût été sa joie, s'il avait pu lire au fond de cette âme, et y voir la rapidité avec laquelle, grâce aux riantes perspectives qu'il lui avait fait entrevoir, il en avait chassé tout ce qui aurait pu lui faire obstacle.

Maria Assunta avait vécu jusqu'alors d'une vie calme et retirée.

Ignorante des choses de la vie, cloîtrée pour ainsi dire, absorbée dans des études qui lui prenaient tout son temps, elle n'avait jamais regardé l'avenir en face.

Les propositions de Metternich n'avaient pas manqué de l'étonner; mais son étonnement avait été de courte durée; et elle s'était empressée d'étouffer la voix de sa conscience qui lui murmurait dans son for intérieur qu'elle était coupable de prêter l'oreille et de consentir à se faire la complice d'une entreprise dont le but n'était pas difficile à deviner.

Mais l'ambition parlait plus haut dans son cœur, et ce fut de bonne volonté qu'elle s'apprêta à jouer le rôle qui lui était imposé.

Ce fut chose facile car, le lendemain de son arrivée, le chancelier mit à sa disposition une soubrette avisée, qui fit venir de Vienne les courtisanes les plus habiles et veilla à ce qu'en peu

de jours elle fut pourvue de somptueux costumes de cour, d'une richesse et d'une splendeur inaccoutumées.

Les fêtes commencèrent: ce furent d'abord des chasses.

Ne connaissant pas l'équitation, ce qui était une lacune dans l'éducation qu'elle avait reçue, mais que la situation de Venise justifiait, elle dut rester au château dont, grâce à cette circonstance, elle connut bientôt tous les êtres.

Le duc, jusqu'alors, avait semblé prêter peu d'attention à ce qui se passait autour de lui; mais l'ayant rencontrée un jour dans l'une des galeries, frappé de sa beauté, il ne put s'empêcher de s'enquérir à son sujet.

Et dès lors, elle eut le vague pressentiment qu'il l'avait remarquée.

Un événement, qui se produisit quelques jours après, ne fit que confirmer cette opinion.

Les demoiselles de haute naissance attachées à la personne des archiduchesses habitant le château n'avaient pas vu sans un secret dépit cette étrangère dont les charmes indéfinissables attiraient les regards et les éclipsaient.

Les aides de camp, qui formaient la majeure partie de l'élément masculin présent à la résidence impériale, stylés par les dames d'honneur, auxquelles ils n'avaient rien à refuser,

entrèrent dans le complot ; et, un soir, la protégée de Metternich se trouva en face de l'écueil que celui-ci lui avait signalé.

Sur l'ordre de l'archiduchesse Sophie, la San-Severina dut chanter la finale de la *Servante Maitresse* de Paisiello.

Le brio, et le talent qu'elle déploya dans l'interprétation de ce morceau difficile, auraient dû lui concilier les bravos enthousiastes de l'assemblée.

Un silence de mort accueillit les dernières notes ; et, lorsqu'elle quitta le clavecin pour regagner sa place, aucun des hommes présents ne s'avança pour l'accompagner comme il était d'usage.

Le duc, qui était présent, s'apercevant de l'outrage qu'on infligeait sans raison à la jeune fille, et voulant donner une leçon à ces Autrichiens dont l'insolence et la morgue hautaine l'exaspéraient, se précipita au-devant d'elle, et lui offrant courtoisement la main, la conduisit jusqu'à la chaise qu'elle occupait derrière l'archiduchesse.

La glace était rompue...

Le lendemain, à la première heure, la sou-brette attachée à son service grattait à la porte de la San-Severina et lui remettait, de la part de Metternich, un superbe éventail orné de délicates miniatures attribuées à Watteau.

Au fond de la boîte en bois de santal, où il

était renfermé, se trouvait un billet laconique dans lequel la jeune fille reconnut l'écriture du chancelier.

Elle y lut ce qui suit :

« *Il est l'heure, agissez !...* »

On était au milieu de septembre, et le bosquet où se sont déjà déroulées deux scènes de ce drame n'avait pas encore perdu ses feuilles : leur teinte seule était changée, et l'or de l'automne y avait remplacé la verdure de l'été.

Le duc, prévoyant que bientôt il ne resterait rien de ce temple où son cœur, un jour, s'était donné, y dirigea ses pas : il voulait y rêver.

Peut-être espérait-il y rencontrer Colette, et il fut fort surpris en y entrant de voir qu'on l'avait précédé.

La San-Severina, assise sur le banc de marbre, dans tout l'éclat de son imposante beauté, que faisait resplendir les rayons du soleil, alors à son zénith, ressemblait à Diane chasseresse ayant pour un moment déposé son arc et ses flèches pour jouir comme une simple mortelle, de la beauté du jour dans ce lieu retiré.

En apercevant le duc, elle rougit comme si elle eût été surprise en défaut et fit mine de se retirer.

Le duc la pria de n'en rien faire et s'assit à ses côtés.

— Monseigneur, dit-elle en jouant savamment de l'éventail qu'elle tenait dans sa main droite, je bénis le hasard qui me fait vous rencontrer.

Car je n'oublierai jamais le service signalé que Votre Excellence me rendit hier au soir en mettant fin à l'outrageante scène dont j'étais la victime, et que, je vous prie de le croire, je n'avais en aucune façon provoquée.

Mon troublé était si grand, que je crois vous avoir à peine remercié.

Je le fais aujourd'hui et du fond de mon cœur.

On m'avait dit que vous étiez généreux et bon, je vois que l'on ne m'avait pas trompée.

— Mon Dieu, mademoiselle, reprit le duc, je crois que vous exagérez un peu l'importance du léger service que j'eus le bonheur de vous rendre.

Vous étiez seule, en butte à une malveillance que ses auteurs ne se donnaient pas même la peine de déguiser, spectateur indigné de cette basse vengeance, je me suis souvenu que j'étais Français et gentilhomme et suis intervenu.

Si vous aviez eu un frère, il eût agi de même.

— Un frère, dit la jeune fille, je n'en ai pas et suis, hélas! seule en ce monde; si j'avais un ami...

Et ici elle souligna ces mots d'un regard languoureux qu'elle laissa glisser du côté du jeune homme

— Un jour viendra, reprit le duc, où vous en aurez un fidèle et dévoué.

Tête haute, et le bras appuyé sur son cœur, vous vous rirez des sots et les mépriserez.

Vous serez tout pour lui; et, à part l'honneur, nulle richesse, nul trésor ne lui seront plus chers.

Chaque jour, à chaque heure, votre chère pensée, présente à son esprit lui parlera de vous, et le bruit de vos pas le fera tressaillir.

— Ce que vous me dites là, répondit la San-Severina ouvre mes yeux, et mon sang dans mes veines, comme une lave ardente, me brûle et me consume. Une ardeur nouvelle, inconnue jusqu'ici, fait rougir mon front et ma langue impuissante s'évertue à trouver des mots qui puissent rendre et traduire ma pensée.

Oh! que vous aimez bien; et qu'elle sera heureuse, celle qui dans la vie, marchant à vos côtés, s'en ira fièrement; car, chaque jour pour elle sera un jour de fête; elle ne connaîtra ni l'envie, ni la haine, l'univers sera comme s'il n'était pas; vous serez tout pour elle, et son Dieu et son roi.

Et, lorsque vous mourrez, elle mourra aussi, car sa vie serait sombre et ses jours sans soleil

Le duc restait pensif.

Déconcertée, et quelque peu mortifiée par ce silence, elle se leva.

Reichstadt la prit par la main et la fit asseoir à nouveau auprès de lui, puis il reprit :

— Je comprends votre émoi, mais je ne vous ai pas dit qui j'aimais ainsi...

C'est une humble enfant, la fille d'un soldat; en vous penchant un peu, vous pourriez voir d'ici la maison qu'elle habite.

Par un matin de mai, dans ce même bosquet, je lui donnai mon cœur : je ne l'ai pas repris.

Pourtant tout nous sépare; mais, malgré les obstacles, je l'aime davantage, car elle est simple et bonne; et son âme élevée, de ma France perdue, à mes yeux est l'emblème.

La jeune fille comprit que ce cœur bien épris appartenait tout à Colette, et que la coquetterie qu'elle venait de déployer l'avait été en pure perte.

Elle s'inclina respectueusement devant le duc, et rentra au château rendre compte à son puissant protecteur du naufrage de ses espérances.

CHAPITRE XXII

LA VISION

Nous sommes en hiver...

La froidure est venue et un ouragan, dont la violence augmente de minute en minute, vient

d'éclater, bouleversant le parc et les jardins de Schönbrunn.

Le vent courbe les arbres; démolit les frères bosquets et vient battre les murs de l'antique demeure, comme s'il voulait les ébranler.

Sur la façade du château, de nombreuses lumières vont et viennent tremblantes et agitées.

Quelle différence avec cette nuit de printemps, mystérieuse et calme où la pâle clarté d'une lampe de travail clignotait solitaire, éclairant la fenêtre de l'appartement de l'Aiglon.

La tempête, qui règne au dehors, semble avoir pris possession du palais où l'agitation est extrême.

Dans les vastes galeries, les gens de service circulent affairés et silencieux; et, sur les degrés de marbre conduisant à la porte d'entrée, un vieillard à la démarche austère, entouré de prêtres et de lévites, s'avance majestueusement, à la lueur vacillante des cierges, bénissant les assistants agenouillés devant lui.

C'est l'archevêque de Vienne, qui vient d'administrer un moribond.

Car, la terrible visite use devant laquelle les grands de ce monde et les humbles sont égaux, la mort implacable et aveugle, vient de faire son entrée.

Le duc de Reichstadt, celui qu'à sa naissance, son père, dans son orgueil, nomma le roi de Rome, dans quelques heures aura vécu.

Atteint dans ses glorieuses espérances, frappé dans ses plus chères illusions, il se meurt lentement.

N'ayant plus rien à attendre de la destinée, l'Aiglon captif n'a pu se résigner à vivre; et bientôt au bas de cette page où, la fortune aidant, l'Histoire aurait pu retracer ses hauts faits, les générations de demain ne liront que ces mots:

Il ne régna jamais...

Pauvre prince exilé, pour réchauffer son cœur glacé, avide de tendresse, il n'a trouvé que la main d'une amie, d'une enfant comme lui; mais d'autre part il s'est heurté à tant d'indifférence, qu'il n'a pu vivre; et pour ses ennemis, la mort qui l'attend est une délivrance:

Il les faisait trembler.

Et, en effet, depuis le jour où nous avons vu le duc regagner Schœnbrunn à la suite de cette nuit funeste où les criminels agissements d'un traître lui fermèrent à jamais le chemin du pouvoir, une lassitude profonde s'est emparée de lui.

Il n'a pu supporter plus longtemps l'existence monotone de chaque jour; et, malgré les encouragements de Silvère, malgré les tendres consolations de Colette, indifférent à tout ce qui l'entoure, il vit comptant les heures; et le mal terrible, qui devait l'emporter, se déclare, rend ses jours plus sombres; assis à son chevet

le prive de sommeil, l'accable sans relâche; flétrit ses joues, met des rides à son front; et soulevant le voile qui cèle l'avenir, achève enfin son œuvre en lui montrant la mort qui l'attend.

Mourir, mourir si jeune; après avoir rêvé de destinées glorieuses, s'en aller au néant. . .

Sans gloire dans le passé, sentir peser sur ses épaules un nom comme le sien, être le fils de l'Aigle; et, pauvre Aiglon sans ailes, s'éteindre loin de l'aire dans un nid étranger?

Et le mal chaque jour grandit de plus en plus, l'obsède, lui fait prendre en horreur cet immense palais, frère du tombeau de marbre où des mains étrangères le coucheront demain.

Encore si le soleil venait le consoler avec ses chauds rayons; s'il pouvait dans le parc errer tout à son aise, causer avec Silvère et rire avec Colette; mais c'est chose impossible, car l'hiver est venu.

Les fleurs ne sont plus; et le bosquet, do ux berceau où naquit son amour pour Colette, les feuilles en sont tombées, chassées par les autans.

Comme ce cher abri, son âme est dépouillée de tout ce qui fut jeune; sous le vent du malheur elle a pris des années, années qui comptent doubles, car le passé est comme un souvenir perdu dans le lointain.

Hier, il s'efforça de lire pour se distraire; il

reprit un par un ces bulletins glorieux où le nom de son père, inscrit sur chaque page, rappelle une victoire.

Il n'a pu continuer: A quoi bon maintenant! Puis ses forces déclinent. Sentant la fin venir, le prêtre étant parti, le duc a fait mander les deux amis fidèles qui partagèrent sa mauvaise fortune.

A ses derniers moments, loin de son cher pays, il aura l'illusion de mourir sur la terre de France en leur donnant la main.

Mais l'orage redouble, et l'agonie commence. Reichstadt, assoupi depuis quelques instants, se réveille soudain.

A demi soulevé sur sa couche funèbre, à cette heure solennelle où ceux qui vont mourir, oublieux du présent, lisent dans l'au delà, son visage flétri par la souffrance, amaigri par les veilles, retrouve pour un instant la beauté d'autrefois.

Ses yeux, sur lesquels la mort semblait avoir jeté son voile, s'ouvrent brillants et clairs et ses lèvres livides ont retrouvé la vie et perdu leur pâleur.

Debout à ses côtés, Colette et Silvère le soutiennent tous deux, et leurs bras enlacés lui font comme un berceau où le pauvre exilé s'endormira bientôt, oublieux du passé.

Et la voix du duc haute et vibrante, monte dans le silence de la nuit, couverte par mo-

ments par les éclats de la foudre qui gronde au dessus du palais.

« Quel merveilleux spectacle s'offre à mes yeux ravis.

Les brumes de l'hiver, envolées pour jamais, ont fait place au printemps et sa brise embaumée flotte sur mon visage, caressant mes cheveux.

J'ai fait un triste songe!

Seigneur! qu'il a duré!

J'avais rêvé que j'étais triste et seul et que j'étais esclave.

Enchaîné au sommet d'une roche élevée à toute heure battue par les vagues du large.

La mer, en déferlant, déposait à mes pieds des monstres odieux qui semblaient me braver, et se riaient de moi, impuissant, désarmé.

Mais ce rêve a pris fin... Un aigle gigantesque, aux ailes déployées, est descendu un soir des abîmes d'en haut, et, brisant mes liens, chassant mes ennemis, m'a mis en liberté.

Depuis ce jour béni, que de chemin j'ai fait et combien j'ai marché!

Il m'a semblé pourtant qu'une main secourable m'a prêté son appui, guidant mes pas tremblants.

Au moment du repos, le soir dans les champs,

Un soir, nous partirons pour le séjour de Dieu où nous continuerons, pour ne jamais finir, le beau rêve d'amour ici-bas commencé.

Mon père m'y attend, et je vais le rejoindre. Tu y viendras aussi... car moi, je t'aimais tant ! »

Le rêve avait pris fin
L'Aiglon avait vécu.

Silvère, qui avait peine à retenir ses larmes, laissant Colette à sa douleur, tira d'un tiroir secret de la table de travail un drapeau tricolore et en couvrit pieusement le corps du duc.

Dans ce lambeau noirci par la poudre des combats, troué par la mitraille, Reichstadt allait dormir pour toujours, emportant dans la terre étrangère quelque chose de la Patrie perdue.

Le vieux soldat venait de terminer sa funèbre besogne, lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir doucement.

Sur le seuil, Metternich apparut.

A sa vue, il bondit, et, se plaçant devant la couche où reposait l'Aiglon, il dit au chancelier :

« Monseigneur, votre œuvre est terminée, vous pouvez vous réjouir.

Mais, sur mon honneur, vous ferez bien de ne pas tenter Dieu en demeurant ici.

Vous voyez cette jeune femme agenouillée :

C'est la France qui pleure.

Sortez!...

« Votre présence ici est une insulte à sa douleur. »

FIN

DIDIER & MÉRICANT, 1, rue du Pont-de-Lodi, Paris.

LA NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

A 20 centimes le volume

(COUVERTURE JAUNE)

Comprend plus de 150 volumes et forme le plus beau choix de *Romans d'aventures, historiques, littéraires et comiques, d'ouvrages classiques, Pièces de théâtre, Nouvelles, Poésies, de Livres humoristiques, utiles, etc....*, qu'il soit possible de mettre à la portée de tous.

EN VENTE PARTOUT

Voir au commencement du livre le Catalogue complet des ouvrages de la collection.

La Chemise

à travers les Ages

PAR

ARMAND SILVESTRE

Dessins de L. LE RIVEREND

ALBUM MODERNE ET DOCUMENTAIRE INÉDIT

Illustré de 16 grandes reproductions en simill-gravure

Format in-4^o raisin — Prix : 3 fr. 50



